ment instruit de ce qui se passait dans le cabinet de l'Empereur.

Qu'on juge du chagrin, de l'effroi de Mme de Montlaur, lorsqu'elle lut les lignes suivantes :

“ Je vous écris un mot à la hâte, ma chère princesse, pour vous apprendre une triste nouvelle et vous mettre peut-être à même d'empêcher de grands malheurs. L'Empereur apprend à l'instant que le colonel Raoul de Surville a quitté Vienne, et est rentré en France sans ordre et sans permission. Le colonel était chargé d'une mission de la dernière importance, et l'Empereur a su qu'il ne s'en était pas occupé. Ignore si le retour de M. de Surville a quelque rapport avec l'entretien que vous avez eu ce matin avec l'Empereur et M. de Bracciano ; mais Sa Majesté a fait aussitôt appeler ce dernier ; il est resté assez long-temps dans le cabinet de l'Empereur, et des ordres ont été immédiatement envoyés au commandant de la place de Paris et au ministre de la police ; l'Empereur semble furieux contre le colonel. Si vous avez quelques indices sur ce dernier, prévenez-le de se tenir caché pendant que ses amis agiront pour lui. Brûlez cette lettre, chère princesse, vous comprenez tout le danger de cette *indiscretion*, si elle était découverte.”

Après avoir lu cette lettre une seconde fois, la maréchale la brûla ; sa nièce était si absorbée dans ses réflexions qu'elle ne s'aperçut pas de l'action de sa tante.

Madame de Montlaur, craignant de porter un nouveau coup à Jeanne, ne lui parla pas de ce nouvel incident, la conjura de se calmer, remonta chez elle, et, agitée de nouvelles inquiétudes, elle envoya à l'instant un homme de confiance chez le colonel de Surville, pour savoir s'il n'était pas arrivé,

CHAPITRE XIV.

LA TERREUR.

Le duc de Bracciano sortit des Tuileries tout-à-fait rassuré.

Un moment il avait craint que sa femme ou la princesse de Montlaur n'eussent dévoilé à l'empereur les ténébreuses machinations auxquelles il voulait employer Jeanne. Mais, réfléchissant au noble caractère de celle-ci, il reconnut combien il avait eu tort de la soupçonner capable d'une telle lâcheté.

Désormais sûr de l'appui de l'empereur, il ne douta pas qu'avec de la persévérance, et en menaçant sa femme d'une retraite dans une de ses terres, il ne la décidât à accepter la charge de surintendante, qui était, pour ainsi dire, la pierre

angulaire de tous ses projets, de toutes les ressources de son ambition.

M. de Bracciano devait avoir le jour même un nouveau sujet de joie.

Il apprit par l'Empereur que Raoul avait quitté Vienne malgré les ordres, malgré la mission importante qui auraient dû l'y retenir rapprochant ce départ si subit et si blâmable de la démarche de Mme de Bracciano pour obtenir le divorce, l'Empereur était furieux contre le colonel, et voulait le faire enfermer à Vincennes à son arrivée à Paris. Tout concourait à servir les dessein de M. de Bracciano et à calmer ses craintes.

Son ame était trop desséchée par l'ambition et par l'égoïsme pour qu'il ressentit aucun amour pour sa femme. Mais glorieux, mais orgueilleux à l'excès, il eût été profondément blessé de jouer un rôle ridicule.

Il se demandait avec anxiété si les assiduités de M. de Surville auprès de sa femme avaient été remarquées.

Tantôt il espérait que la parenté de Raoul suffirait pour les expliquer convenablement ; tantôt au contraire, cette parenté lui semblait devoir servir de texte aux plus malins propos.

Il se reprochait amèrement d'avoir jusqu'alors reçu Raoul si intimement ; car, si le duc ne doutait pas de la vertu de sa femme, il redoutait beaucoup les médisances.

Jamais M. de Bracciano n'avait conçu le moindre soupçon contre Herman.

Comment imaginer qu'une femme puisse hésiter entre un malheureux enfant, pauvre, obscur, et un homme aussi séduisant, aussi brillant que le colonel ?

La princesse de Montlaur elle-même, bien qu'elle connût la générosité naturelle du caractère de sa nièce, n'avait pas songé un moment qu'elle pouvait être éprise d'Herman.

D'ailleurs, Jeanne, dans la scène du divorce tout en affirmant qu'elle ne s'occupait pas de M. de Surville, n'avait pas dû prononcer le nom d'Herman ni devant sa tante, ni devant son mari, autant par respect de soi que pour ne pas exposer celui qu'elle aimait au dangereux ressentiment de M. de Bracciano.

Dès que la princesse de Montlaur l'eût quittée Jeanne écrivit à la hâte ce billet à Herman :

“ *Tout est perdu...il n'y a plus d'espoir...vous ne mourrez pas seul...On vous rapportera cette nuit la croix de votre mère.*

Trois heures après qu'Herman Forster eut reçu cette lettre, Pierre Herbin frappait à la porte de l'hôtel de Bracciano.